

---

LES  
**BEN - DJELLAB**  
SULTANS DE TOUGOURT

---

**NOTES HISTORIQUES**

SUR  
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

---

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 160, 161, 162, 164, 165, 166 et 167.)

---

**Premières campagnes françaises dans le Sahara**

---

Débarrassés de Ferhat ben Saïd, on pouvait supposer que les Ben Ganâ, s'ils avaient, en effet, dans le Sahara, l'influence qu'ils s'attribuaient, allaient en devenir les maîtres absolus et nous garantir la paix de ce côté de la province. Mais la réalité ne devait pas tarder à faire tomber toutes nos illusions, c'est-à-dire à convaincre que les Ben Ganâ ne pouvaient rien par eux-mêmes. Pendant deux ans, ils luttaient vainement contre leur parent Mohammed Seghir ben Ahmed bel Hadj, qu'Abd-el-Kader avait nommé son khalifa dans les Ziban. Les tentatives de conciliation de Mohammed Seghir ben Ganâ, notre futur kaïd de Biskra;

auprès de son oncle (1) dans l'espoir de régler un pacte de famille donnant à chacun une situation dont on se serait targué soit vis-à-vis de la France, soit vis-à-vis de l'Émir, n'avaient pas plus abouti que les tentatives par les armes.

Ben Ahmed, bel Hadj faisait occuper la kasba de Biskra par 400 réguliers que lui avait amenés Ahmed ben Amor, lieutenant de l'Émir dans le Hodna, et les Ben Ganâ, battus en diverses rencontres, se repliaient de nouveau vers le Tell. Dans une de ces luttes sans gloire, Sidi Ali ben Amor, marabout de Tolga, essayant d'arrêter les hostilités fratricides, s'interposa entre les combattants en déployant ses drapeaux religieux en signe de paix; mais une balle l'atteignait dans le bas ventre et il tombait mort.

L'anarchie la plus affreuse régnait dans les Ziban: on s'y massacrait sans pitié, les palmiers des oasis étaient jetés par terre, c'était partout la ruine et le pillage.

Ben Ganâ allait se heurter contre Sidi-Okba et y subissait un nouvel échec. Il fit alors partir pour Constantine son émissaire habituel, Si Khaled, avec quelques-uns de ses partisans, afin de demander du secours. Les principaux passages de sa supplique étaient ainsi conçus :

« Nous avons eu une affaire avec le khalifa d'Abd-el-Kader »  
 » et les gens de Sidi-Okba sous les murs de leur ville; nous »  
 » avons eu 20 hommes tués et 45 blessés, 12 chevaux blessés et »  
 » 20 tués. J'ai payé chaque cheval à son maître, de ma poche, et »  
 » tout cela pour vous.

» Si vous voulez avoir le pays, envoyez-moi promptement des

---

(1) Le khalifa de l'Émir, Mohammed Seghir ben Ahmed bel Hadj, avait une sœur de nom Embarka El-Badia mariée à Ali bel Guidoum ben Ganâ; de ce mariage naquit Mohammed Seghir, le kaïd de Biskra. Embarka, veuve une première fois, se remarie avec Mohammed bel Hadj ben Ganâ et en a un fils qui est Bou Lakheras, notre kaïd des nomades. Veuve une deuxième fois, Embarka épouse Si Bou Aziz ben Ganâ Cheïkh El-Arab et en a encore un fils, El-Hadj ben Ganâ, également devenu kaïd des nomades. Donc tous ces jeunes gens, frères de mère, étaient les neveux du khalifa d'Abd-el-Kader résidant à Sidi-Okba.

» troupes, nous leur fournirons tout le nécessaire. Vous êtes  
 » sultan, je suis votre fils et vous sers avec dévouement. Si je  
 » suis réellement votre fils, envoyez-moi des troupes sans retard  
 » avec mon parent Si Khaled. Je m'emparerai des réguliers  
 » d'Abd-el-Kader, à moins qu'ils ne s'enfuient. Je vous adresse  
 » une députation d'Arabes, parlez-leur et ayez soin d'eux. Vous  
 » êtes sultan et c'est à vous de voir ce qu'il est digne de faire  
 » pour eux. Salut.

» BOU AZIZ BEN GANA. »

L'année 1844 s'ouvrait sous d'heureux auspices. Le cercle de Philippeville, la subdivision de Bône jouissaient d'une sécurité parfaite, et il n'y avait rien à craindre, pour le moment, de ce côté de la province; alors la pensée du duc d'Aumale pouvait se porter toute entière vers le Sud. D'abord, il fallait y détruire l'influence du khalifa de l'Émir. D'autre part, le bey Ahmed, qui depuis deux ans habitait les Oulad-Derradj, venait de les quitter parce que ses habitudes despotiques lui avaient attiré des inimitiés. Il s'était réfugié chez les Oulad-Sultan et n'avait pas eu de peine à exciter les passions de ces montagnards contre nous en leur rappelant leur ancienne indépendance et leur dévoilant l'espoir que nous avions de les forcer à l'obéissance. Après avoir obtenu avec succès les soumissions de la partie Nord de la province, il était nécessaire d'opérer du côté Sud contre les deux seuls groupes qui restaient encore étrangers à notre action.

Les montagnes des Oulad-Sultan et celles de l'Aurès sont couvertes de neige ou de brouillard pendant la plus grande partie de l'hiver. Pour agir contre elles, il fallait attendre que la saison rigoureuse fût passée. Pour aller, au contraire, dans le Sahara, chasser le khalifa, il importait d'agir pendant l'hiver, afin d'éviter les chaleurs excessives auxquelles nos troupes n'étaient pas encore habituées.

Les rapports sur cette campagne, la première accomplie par nos troupes dans la direction du désert, offrent un intérêt historique important pour nos annales algériennes, aussi me semble-t-il utile de les reproduire textuellement :

Batna, le 22 mars 1844.

*Au Maréchal Bugeaud, Gouverneur général de l'Algérie.*

La division de Constantine a terminé la première partie des opérations que vous lui aviez confiées; elle a parcouru toutes les oasis connues sous le nom de Ziban, dans les premières plaines du désert, chassé le khalifa qui y gouvernait au nom d'Abd-el-Kader et dispersé ses soldats réguliers.

Dès le 8 février, les troupes ont commencé à se mettre en mouvement. Un poste de ravitaillement fut établi à Batna, à 28 lieues sud de Constantine. Batna est située près des ruines immenses de Lambessa, au milieu des montagnes; c'est l'entrée d'une longue et large vallée inclinée du nord au sud, qui, séparant le djebel Aurès du djebel Mestaoua, conduit du Tell dans le Sahara. De grands approvisionnements y furent réunis et un hôpital temporaire y fut établi pour recevoir nos blessés et nos malades.

Tandis que notre base d'opérations s'organisait, diverses mesures étaient prises pour assurer la sécurité sur nos derrières. Des officiers parcoururent les tribus avec quelques cavaliers pour terminer les querelles, redresser les griefs et opérer quelques arrestations. Des forces suffisantes restaient à Philippeville et à Constantine pour maintenir les Kabyles. Enfin, le chef de bataillon Thomas fit une razzia heureuse sur les Ouled-Mahboul, tribu de brigands et de malfaiteurs, où l'ordre était impossible à maintenir. Depuis, ils ont donné satisfaction de leurs crimes et reçu l'aman. Cette opération assura la circulation libre des convois entre Constantine et Batna.

Le 23 février, la colonne expéditionnaire, forte de 2,400 bayonnettes, de 600 chevaux, de 4 pièces de montagne et de 2 de campagne, était réunie à Batna. Les tribus des environs, d'abord fort tranquilles, avaient été agitées par les intrigues d'Ahmet Bey. Dans la nuit du 19 au 20, des coups de fusil furent tirés sur les avant-postes, mais hors de portée et sans blesser personne.

En même temps, le lieutenant-colonel Buttafoco, qui commandait le camp, apprit qu'une réunion de 5 à 600 cavaliers des Oulad-Sultan et des Lakhdar-el-Halfaouia occupaient le défilé du Kantara et empêchaient les chameaux, que le cheik El-Arab avait requis dans le désert pour nos transports, de se rendre à Batna. Le colonel fit sortir, le 21, 4 compagnies d'élite et 200 chevaux sous les ordres du commandant Gaubert, du 31<sup>e</sup>. Cette petite troupe, guidée par le cheik El-Arab, marcha toute la nuit. Au jour, elle rencontra le rassemblement ennemi, le défit et lui tua 15 hommes. La route était libre, et, le 25, tous nos moyens étaient réunis. La colonne se mit en route pour Biskra avec un mois de vivres, en laissant à Batna un bataillon du 31<sup>e</sup>, 50 chevaux, 2 pièces de montagne et 10 fusils de rempart. L'infanterie était commandée par M. le colonel Vidal de Lauzun, du 2<sup>e</sup> de ligne; la cavalerie par M. le colonel Noël, du 3<sup>e</sup> chasseurs; M. le général Lechêne, à qui vous aviez permis de m'accompagner dans cette course, avait bien voulu se charger de diriger les services de l'artillerie. Ses lumières et son expérience nous ont été souvent fort utiles. Dans le même temps, deux bataillons et 200 chevaux, sous les ordres de M. le général Sillègue, partis de Sétif le 18, opéraient une diversion sur les pays des Oulad-Sultan, habités par Ahmed Bey, et longeaient le pied des montagnes qui sont à l'ouest de Batna. Deux légers engagements d'arrière-garde furent terminés par les charges du goum du kaïd Ben Ouani et de l'escadron de spahis du capitaine Mesmer. Dans la nuit du 24 au 25, le camp du général Sillègue fut attaqué par près de 1,200 hommes, qui furent repoussés avec perte. Le résultat de cette action fut la soumission du village de Magaous, point important qui commande une des routes du désert. Le général Sillègue est rentré le 5 mars à Sétif, n'ayant perdu que deux hommes. Il se loue beaucoup du sang-froid des troupes dans les attaques de nuit faites sur ses bivouacs.

Cependant, la colonne principale était arrivée le 26 à Nzâ-el-Mesâï. Le pays avait été abandonné par les populations. J'appris que les troupeaux de Lakhdar étaient réfugiés non loin de là, dans une haute montagne réputée inaccessible, le djebel Metlili. Le lieutenant-colonel Bouscaren partit avec les spahis et les

tirailleurs indigènes ; par une marche rapide et hardie, il enleva à l'ennemi quelques milliers de têtes de bétail. Le lendemain, trois fractions des Lakhdar nous firent leur soumission et laissèrent des otages entre nos mains. En même temps, mon frère, le duc de Montpensier, escorté par le commandant Gallias, du 3<sup>e</sup> de chasseurs, reconnaissait le défilé du Kantara et y faisait exécuter divers travaux pour le passage de l'artillerie de campagne. Enfin, le lieutenant-colonel Mac-Mahon parcourait les pentes les plus voisines de l'Aurès et recevait la soumission des Beni-Mâafa, tribu paisible, qui entretient avec Constantine des relations commerciales et qui habite de jolis villages dans une vallée bien cultivée.

Le 29, nous étions à El-Kantara, qui est le premier village du désert. C'est une oasis de dattiers, située au pied de rochers escarpés, à la sortie d'un défilé fort étroit que traversait une voie romaine aujourd'hui impraticable ; un beau pont romain, très bien conservé, donne son nom au village. Les habitants nous accueillirent parfaitement et acquittèrent, sans difficultés, leurs contributions annuelles. Le lendemain, la colonne suivit la route de Chebaba, chemin pierreux et fatigant qui contourne le défilé d'El-Kantara, mais qui ne présente pas d'obstacle sérieux.

Le 4 mars, nous entrions, sans coup férir, à Biskra. Mohammed Seghir, khalifa d'Ad-el-Kader, avait quitté cette ville depuis cinq jours avec ses troupes régulières et s'était réfugié dans l'Aurès. Il avait vainement tenté d'emmener avec lui la population, qui nous reçut à bras ouverts ; le soir même, les députations de toutes les petites villes des Ziban et de toutes les tribus nomades, sans exception, étaient dans notre camp demandant le pardon de toutes les fautes, l'amitié et la protection de la France.

Le Sahara est une plaine sablonneuse fort peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et dont nous ne connaissons pas les limites. Le point le plus éloigné vers le Sud, où les beys de Constantine allaient de temps à autre percevoir l'impôt, est Tougourt, dont le chef est dans les meilleures relations avec notre cheik El-Arab. Ça et là, de vastes espaces sont couverts de plantes aromatiques, qui servent de pâture, pendant l'hiver, aux troupeaux des tri-

bus nomades. Partout où se trouve une source, un filet d'eau, on rencontre un village et un bois de dattiers, à l'ombre desquels on récolte quelques céréales; les épis sont formés au mois de mars.

Vers le Nord, la plaine est arrosée par les rivières qui descendent de l'Aurès et du Mestaoua et qui vont se perdre dans les sables. Les oasis qui sont plus nombreux, plus fertiles, ce sont les Ziban.

Les populations de la partie du Sahara, qui dépendent de Constantine et dont le gouvernement du roi a confié le commandement à Bou-Aziz ben Gâna Cheïk El-Arab, peuvent se diviser en deux catégories bien distinctes :

1° Les habitants sédentaires des Ziban, gens industriels, pacifiques, qui se livrent au commerce, à l'agriculture, et qui ont essentiellement besoin d'ordre et de tranquillité;

2° Les tribus nomades, les véritables Arabes, race inquiète, pillarde, mais que la nécessité de venir chaque été dans le Tell acheter leurs graines sur nos marchés maintient facilement dans l'obéissance.

Notre présence était fort nécessaire dans ce pays. Depuis six ans, surtout depuis qu'en 1838, Barkani en prit possession au nom d'Abd-el-Kader, l'anarchie la plus complète y régnait. Après des vicissitudes diverses, Bou-Aziz ben Gâna, investi par nous de l'autorité, en 1839, parvint à reprendre sur les Arabes l'influence que sa famille exerçait depuis plusieurs siècles. Mais Mohammed Seghir, marabout de Sidi-Okba, le dernier khalifa de l'Émir, restait enfermé dans la kasba de Biskra avec un bataillon de 500 hommes; et l'été, lorsque les nomades étaient dans le Tell, il parcourait les Ziban, faisait des exécutions et percevait des impôts. Puis l'hiver, la guerre commençait, les goums du cheik El-Arab venaient tirailler autour des villes sans pouvoir en chasser les soldats de l'Émir; le commerce était dans un état de stagnation complet, plusieurs villages furent détruits et ruinés dans la lutte. Il importait à notre honneur, que ce désordre cessât. Dès que l'on vit dans nos actes l'intention bien arrêtée d'organiser solidement le pays, nous fûmes reçus comme des li-

bérateurs, et la plupart des partisans de Mohammed Seghir n'hésitèrent pas à nous faire leur soumission; j'ai lieu de la croire sincère parce qu'elle est fondée sur leur intérêt.

Nous sommes restés dix jours dans les Ziban; les troupes étaient disséminées dans le pays. Quatre officiers, versés dans la connaissance des mœurs et de la langue arabe, MM. le commandant Thomas, les capitaines de Neveu, Desvaux et Fournier, visitèrent tous les villages, interrogèrent partout les djemâa ou assemblées des notables, et recueillirent des renseignements politiques et statistiques qui me permirent de constituer l'autorité.

J'aurai l'honneur, Monsieur le Maréchal, de vous adresser un rapport spécial de ces travaux. Les choses ont été réglées de manière à laisser au cheik El-Arab une autorité que ses services nous permettent de lui donner avec confiance, mais de manière aussi à permettre au commandant supérieur d'exercer sur ces actes une surveillance continuelle et à donner aux populations les garanties qu'elles réclament. Ainsi, les droits de chaque fonctionnaire ont été fixés publiquement, suivant vos instructions. L'impôt sera unique, proportionnel à la richesse, et déterminé chaque année par une lettre du commandant de la province à chaque tribu ou village; la perception en est confiée au cheik El-Arab. L'exercice de la justice a été également réglé. Enfin, des ordres ont été donnés pour que les voyages des nomades dans le Tell se fissent à époques fixes, par des routes déterminées et avec autant d'ordre que possible.

Comme mesures immédiates, j'ai prononcé la confiscation, au profit de l'État, des biens des émigrés qui ne seraient pas rentrés avant le 25 mars, l'arrestation des gens turbulents, qui seront amenés à Constantine comme otages; enfin, et d'après votre autorisation, l'organisation d'une compagnie de tirailleurs indigènes de 300 hommes qui occupera la kasba de Biskra, sous les ordres d'un officier français, et qui, en soutenant l'autorité du cheik El-Arab, représentera la France dans cette contrée lointaine, mais facile à gouverner. Un goum de 50 cavaliers d'élite, fourni par les tribus nomades au kaïd de Biskra, et les Daïra-Mezarguia des Ahl-ben-Ali et des Oulad-Saoula, tribus d'origine noble et exemptes d'impôt, complètent l'organisation militaire

du pays. Le commandant Thomas restera quelque temps encore dans les Ziban avec le bataillon de tirailleurs indigènes et un escadron de spahis, pour veiller à l'exécution de ces mesures et pour former la compagnie de Biskra, où les soldats réguliers déserteurs viennent s'enrôler en grand nombre; des munitions de guerre et des approvisionnements suffisants lui ont été laissés.

Mais, cette mission toute pacifique n'était pas la seule que nous eussions à remplir. Nous devions aussi tâcher d'atteindre le khalifa d'Abd-el-Kader et de détruire ses forces déjà affaiblies par la désertion. Je suivais avec soin ses mouvements. J'appris qu'en s'enfonçant dans la montagne, il avait laissé une partie de ses richesses à Mechounèche, à 8 lieues nord-est de Biskra. Quelques cavaliers arabes, envoyés dans ce village, y furent reçus à coups de fusil; le 11 au soir, pour punir cette insolence, je fis partir le commandant Tlembay, du 3<sup>e</sup> chasseurs, avec un bataillon du 2<sup>e</sup> de ligne, 150 chevaux et le khalifa Ben Ba-Hamed dont j'avais déjà lieu de reconnaître le courage et la fidélité. Le groupe de montagne connu sous le nom de djebel Aurès se termine vers le Sud par des rochers escarpés à peu près inabordable. C'est au pied de cette chaîne qu'est située l'oasis de Mechounèche. L'oued El-Abiod, sortant d'une gorge étroite et entièrement impraticable, arrose une petite vallée remplie de palmiers, de jardins bien cultivés et de maisons en pierres. Cette vallée est enfermée au Nord par le djebel Ahmar-Kheddou qui dépend du groupe de l'Aurès et qui n'est accessible que par un seul sentier très difficile. Sur ses flancs déboisés et à pic se trouvent trois petits forts solidement construits et un village retranché dont la position est réputée inexpugnable, et qui sert de dépôt non seulement aux habitants de l'oasis, mais à beaucoup de gens de l'Aurès et du Sahara. Au Sud de la montagne, deux collines moins élevées dominant l'oasis à l'Ouest et à l'Est.

M. le commandant Tlembay trouva l'ennemi sur ses gardes. Une fusillade assez vive, partie du milieu des palmiers, accueillit son avant-garde; sans riposter, les grenadiers du 2<sup>e</sup> de ligne, commandés par le lieutenant Fournier, s'élançant à la bayonnette, culbutent l'ennemi qui se retranchait derrière les murs

des jardins, et s'emparent d'un tertre qui domine la vallée. Une autre compagnie d'infanterie et un escadron de chasseurs s'emparent de la position de droite. L'ennemi, rejeté dans la vallée, est chargé par le reste de la cavalerie qui le met en pleine déroute. Les fuyards disparaissent dans la montagne; la fusillade cesse complètement. Le commandant Tremblay resta une heure dans le village et rentra au camp, le 12 au soir, sans avoir essuyé, dans son retour, un coup de fusil. Un grenadier du 2<sup>e</sup> et un cavalier du khalifa furent tués dans cette journée. Des déserteurs, arrivés au camp dans la nuit, m'apprirent que les Beni-Ahmed, habitants de Mechounèche, étaient allés trouver le khalifa d'Abd-el-Kader, lui avaient reproché d'avoir attiré sur eux la colère des Français et l'avaient forcé de venir dans leur pays pour les défendre avec ce qui lui restait de troupes régulières, environ 200 fantassins et 15 cavaliers. La guerre sainte avait été prêchée dans la montagne et 2 ou 3,000 Kabyles nous attendaient sur ces positions difficiles.

Le 14, M. le colonel Lebreton repartit pour Batna avec un bataillon, 200 chevaux et l'artillerie de campagne.

Notre colonne devenue plus légère, forte de 1,200 bayonnettes et de 400 chevaux, quitta Biskra le 15 pour attaquer le rassemblement qui nous attendait. Arrivés devant Mechounèche, nous vîmes toutes les hauteurs chargées de monde et de grandes clameurs s'élevèrent de toutes parts.

Notre convoi se masse sur un plateau, où il reste, gardé par quelques compagnies; le reste de l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie se forment pour l'attaque. La position Ouest est enlevée au pas de course par le bataillon du 2<sup>e</sup> de ligne. J'y envoie la section de montagne, qui lance des obus dans l'oasis et sur les groupes nombreux qui occupent les hauteurs à l'Est du village. Ces mamelons sont bientôt emportés par trois compagnies de tirailleurs indigènes, commandées par le capitaine Bessières, qui appuyent le goum du khalifa et un peloton de spahis. Cette attaque était dirigée par M. le lieutenant-colonel Tatareau, chef d'état-major. En même temps, le 2<sup>e</sup> de ligne enlève le bois de palmiers. La cavalerie et trois compagnies de la légion étrangère suivent le lit de la rivière et arrivent au pied de rochers escarpés

où l'ennemi se croyait à l'abri de nos poursuites. Il est bientôt débusqué, avec grande perte, du village retranché où s'établit le 2<sup>e</sup> de ligne; mais le fort situé à mi-côté sur une arête fort étroite, au-dessus de la gorge de l'oued El-Abiod, présente une vive résistance et inquiète, par un feu plongeant, les troupes qui se rallient après l'enlèvement des premières positions. Un petit plateau, où se trouvent deux forts de moindre importance, est occupé par la légion étrangère et par l'artillerie. Quelques obus, lancés avec bonheur, tuent et blessent une partie des défenseurs et favorisent le mouvement de M. le commandant Chabrière qui, avec deux compagnies de la légion, gravit les rochers pour tourner le fort en se défilant le mieux possible du feu très vif qui est dirigé sur lui de toutes parts. Le 2<sup>e</sup> de ligne débouche en même temps du village, et le fort est enlevé.

Cependant, une compagnie de grenadiers de la légion étrangère, détachée sur la droite par le commandant Chabrière pour contenir les Kabyles qui gênaient l'attaque du fort, cheminait avec succès vers la crête supérieure de la montagne, lorsque les réguliers accoururent pour la défendre; ils font pleuvoir sur les assaillants une grêle de balles et roulent sur eux des quartiers de rochers. Des difficultés de terrain épouvantables arrêtent l'élan des braves grenadiers; les officiers et sous-officiers cherchent à ouvrir un passage; ils sont les premiers atteints; une lutte corps à corps s'engage; écrasés par le nombre, nos hommes vont reculer, mais les troupes qui ont pris part à l'attaque du bordj (fort) et du village arrivent à leur aide; les tirailleurs indigènes, après le succès de leur première attaque, accourent et essayent de tourner la position par la droite; les obusiers sont traînés à bras, jusqu'à mi-côte; leur feu et celui des fusils de rempart sont dirigés sur la crête; les tambours battent; on s'élanche à la charge et les dernières hauteurs sont enlevées à la bayonnette. La fusillade cesse instantanément. L'ennemi, épouvanté, s'enfuit de toutes parts, abandonnant toutes ses provisions et laissant sur le terrain des cadavres que la précipitation de sa retraite ne lui a pas permis d'enlever.

Mon frère, le duc de Montpensier, qui paraissait pour la première fois à l'armée, dirigea, pendant toute la journée, le feu de

l'artillerie. Le soir, il eut l'honneur de charger avec plusieurs officiers à la tête de l'infanterie, et il fut légèrement blessé à la figure.

Je ne saurai trop, Monsieur le Maréchal, vous faire l'éloge des troupes qui ont pris part à cette action. L'infanterie et l'artillerie, obligées de se multiplier pour combattre, pendant quatre heures, sur plusieurs points et dans un terrain très difficile, un ennemi bien supérieur en nombre, ont fait preuve de la plus grande vigueur. La configuration du pays ne m'a malheureusement pas permis de tirer de notre brave cavalerie tout le parti qu'on en pouvait attendre.

Permettez-moi de mentionner ici quelques traits de courage qui méritent d'être signalés :

Le capitaine Meyer, de la légion étrangère, blessé d'un coup de feu au bras au commencement de l'attaque, conserva le commandement de sa compagnie et la maintint plus d'une heure dans une position très difficile, où il fut encore blessé d'une pierre au bras droit.

Le capitaine adjudant-major Espinasse, du même régiment, arriva le premier au sommet de la crête, reçut deux coups de feu en cherchant à déboucher pour attaquer l'ennemi et resta dans cette position jusqu'à ce que deux autres coups de feu aient forcé de le transporter en lieu sûr. Le grenadier Cantal, âgé de 50 ans, et le sergent-major Legoupil étaient à côté de lui, le premier fut blessé et le deuxième tué.

Le spahis Mohammed ben El-Khracheni, voyant le capitaine Borand, des tirailleurs indigènes, que son ardeur avait entraîné loin de sa compagnie, blessé et démonté au milieu des Arabes, s'élance seul, le sabre à la main, à son secours, et aux yeux de toute l'armée, reçut une blessure à la tête en sauvant ce malheureux officier, qui ne devait survivre à sa blessure que le temps nécessaire pour recommander ce brave cavalier à son chef et pour recevoir l'expression des regrets de tous ses camarades.

Ce combat nous a coûté six hommes tués, dont un officier, M. Borand, et seize blessés, dont cinq officiers.

Le lendemain, nous fîmes séjour à Mechounèche ; l'ennemi ne reparut d'aucun côté. Les villages et les forts enlevés la veille furent détruits et incendiés, ainsi que les immenses magasins qu'ils renfermaient. Dans la journée, j'ai reçu la soumission des Oulad-Zian et des Beni-Ahmet, tribus de l'Aurès. Je sus par eux que l'ennemi avait essuyé la veille des pertes considérables ; parmi les seuls habitants de Mechounèche, on comptait 14 morts, dont les deux chefs. Le rassemblement s'était dissipé. Mohammed Seghir s'était enfui vers le Belid-Djerid (territoire de Tunis), et le reste de ses réguliers disséminés annonçait l'intention d'aller s'enrôler à Biskra.

J'appris, en même temps, par eux, que le camp de Batna avait été vigoureusement attaqué et que l'ennemi avait été repoussé avec une perte de plus de 250 hommes dont ils citaient les noms. Je reçus, par un rapport de M. le lieutenant-colonel Buttafoco, la confirmation de ce beau fait d'armes qui lui fait, ainsi qu'aux troupes, le plus grand honneur.

Les montagnards de l'Aurès, d'abord inoffensifs à notre passage, furent bientôt agités par les intrigues d'Abmet-Bey. Des cavaliers des Oulad-Sultan parcoururent leur pays ; la guerre sainte fut prêchée. Il ne fut pas difficile d'exciter chez eux le premier élan de fanatisme, et pendant que Mohammed Seghir excitait contre la colonne expéditionnaire les tribus établies vers l'Est, celles de l'Ouest venaient attaquer le camp de Batna.

Le 10, au matin, 1,000 à 1,200 fantassins, 500 à 600 cavaliers se réunirent dans la plaine de Lambessa et vinrent attaquer avec furie une redoute en pierre sèche, située sur une hauteur qui domine la gauche du camp ; le sergent Barbier, du 31<sup>e</sup>, défendit son poste avec le plus grand courage ; sur 21 hommes, 4 furent tués, 5 blessés ; les Arabes se ruèrent en masse et recevaient la mort à bout portant, sans que rien pût ralentir leur ardeur ; mais le commandant du camp y envoya au pas de course le capitaine Tinaut avec une compagnie de grenadiers et 50 chevaux, que j'avais laissés au camp, furent entraînés à la charge par le lieutenant Leroux, des spahis. Cette sortie vigoureuse, appuyée par le feu de l'artillerie, décida la retraite de l'ennemi. La journée du 11 se passa en démonstrations de la part des Arabes, et le

soir, des feux s'allumèrent sur toutes les crêtes. La nuit fut calme; le silence ne fut interrompu que par la voix des marabouts qui chantaient la prière. Au point du jour, le combat recommença; cette fois, l'ennemi était beaucoup plus nombreux; la petite garnison de Batna avait à faire à 3 à 4,000 hommes. L'attaque eut lieu par la droite et par la gauche. A gauche, les capitaines Tinaut, du 31<sup>e</sup>, et Quitard, du 3<sup>e</sup> bataillon d'Afrique, qui, dans la nuit précédente, avait introduit heureusement un convoi d'armes dans le camp, défendent leurs positions avec habileté et courage; l'ennemi est repoussé. A droite, une colonne nombreuse, débouchant par un ravin, s'élançait sur une redoute que défendait le sergent-major Meycourol; ce sous-officier fait retirer ses hommes en arrière, les Arabes croient la redoute évacuée et s'y élancent, mais pris de flanc par le feu d'une section de voltigeurs embusqués dans les broussailles, ils sont chargés de front par nos 50 cavaliers, et tous ceux qui avaient pénétré dans la redoute y sont massacrés.

Nous avons eu, dans ces deux jours, 10 hommes tués et 27 blessés.

Les Arabes avaient laissé 51 cadavres sur le terrain; on les vit, après ces attaques infructueuses et si vaillamment repoussées, se grouper autour de leurs chefs et des cavaliers à burnous rouge qui les excitaient au combat; puis, ils chargèrent sur des mulets les nombreux morts et blessés qu'ils avaient pu enlever et disparurent dans toutes les directions. Depuis, on ne les a point revus.

Quant à notre colonne, l'ennemi ne s'étant plus présenté devant elle, et le coup que nous avions voulu porter au khalifa d'Abd-el-Kader ayant réussi, elle reprit la direction de Batna, où elle est arrivée hier sans avoir brûlé une amorce. Renforcée par un bataillon de 600 hommes, elle va continuer les opérations dont vous l'avez chargée.

La tranquillité la plus parfaite règne sur tous les autres points de la province; les travaux sont partout pressés avec activité et l'organisation du pays suit son développement. Les heureux effets des expéditions de M. le lieutenant-général Baraguay d'Hilliers continuent à se faire sentir aux environs de Philippe-

ville, et sont constatés par la soumission de nouvelles tribus kabyles et par l'acquittement facile des impôts et des amendes.

M. le colonel Barthélemy a dû vous donner directement ces heureuses nouvelles.

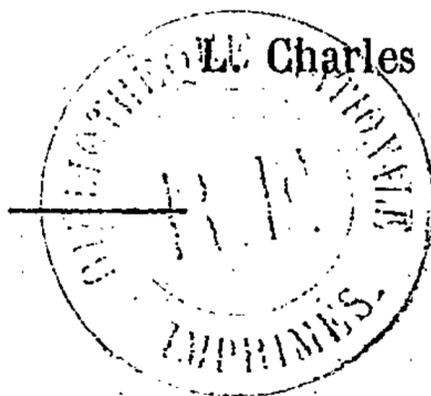
Nous avons été accompagnés dans notre course par MM. Fournel, ingénieur en chef des mines, de Lamare, capitaine d'artillerie, chargé d'étudier les restes des établissements romains, et de Neveu, capitaine d'état-major, chargé des travaux géodésiques. Ces Messieurs vous feront connaître les précieux documents qu'ils ont recueillis. Tout le pays que nous avons parcouru a été levé avec soin.

Agréez, etc.

*Le Lieutenant-général Commandant supérieur  
de la province de Constantine,*

H. D'ORLÉANS.

(A suivre.)



LE CHARLES FÉRAUD.

Pour tous les articles non signés:

*Le Président,*

H.-D. DE GRAMMONT.

